

LA MORT D'UN SOLIDAIRE

Un écrivain français, M. B. Chauvelot, a entrepris de peindre la fin épouvantable qui s'appelle la mort civile. Il l'a fait avec une grande énergie et avec une vérité saisissante. Son récit, intitulé *Une Résurrection*, a paru dans la *Revue du Monde catholique*, No. du 15 février 1882. Nous en détachons les pages suivantes, dans lesquelles après avoir raconté la mort d'une chrétienne—mort sainte qui ramène à la foi un époux indifférent et sceptique—l'auteur fait le tableau de la fin d'un M. Lamorton, doctrinaire "endurci," devenu radical et solidaire sur ses vieux jours.

Lamorton est sur son lit de mort. Deux "frères et amis" solidaires sont accourus pour monter la garde autour de lui ; ils commencent par chasser les parents suspects d'avoir encore souci de son âme. Un prêtre vénérable se présente accompagné d'un ancien ami, qui raconte la triste scène en ces termes :

Pendant trois jours, le prêtre se présenta chaque matin chez son paroissien ; il pleura, pria, supplia, menaça même, mais pleurs, supplications, prières, menaces, tout fut inutile. Les athées tenaient leur proie, et rien ne put la leur arracher.

Les choses allèrent pendant quelque temps au gré des délégués solidaires.

Mais vint l'heure où le malade parut ne plus rien entendre de ce qu'ils lui disaient. Dans les accès de la douleur, dont l'intensité ne faisait qu'augmenter, il poussait des cris aigus, et promenait autour de lui des regards inquiets.

Aux approches de l'agonie, le malade demanda si le curé n'était pas revenu.

—Je désirerais le voir, dit-il ; j'ai une confiance à lui faire, et quelques torts à réparer par ses mains.

—Pas d'hypocrisie, monsieur, vous voulez vous confesser, mais nous vous épargnerons cette lâcheté. Nos statuts, que vous avez juré, nous en donnent le droit et nous en font un devoir, et nous sommes résolus à le remplir jusqu'au bout. Voici l'heure où nous devons substituer notre personnalité vivante à la nature défaillante. Le Lamorton d'autrefois n'est plus, mais nous le continuons contre le Lamorton d'aujourd'hui. Nous vous sauverons de vous-même et malgré vous.

Ainsi parla le premier solidaire.

—Lamorton se confesser ! dit ironiquement le second ; Lamorton aux pieds d'un jésuite ; Lamorton se frappant la poitrine et confit en dévotion ; Lamorton, membre du Sacré-Cœur, et récitant son chapelet comme une vieille bigote ! Non ! non ! nous ne permettrons pas ce scandale, cette honte, cette dégradation ; nous le permettrons d'autant moins, ajouta-t-il hypocritement, que je ne partage pas vos craintes sur l'issue de votre maladie, et que vous pouvez, c'est l'avis du médecin, revenir à la santé. Vous nous bénirez alors de n'avoir point eu la faiblesse d'obtempérer à votre désir..... Voyons, mon cher ami, rappelez donc vos esprits et pensez...

—Je pense à Dieu ! murmura le malade.

—Vous êtes réellement bien bon de penser à Dieu ; lui, ne pense pas à vous. Il ne pense même à personne, répartit le disciple de Béranger.

—Je suis tourmenté, disait Lamorton... Je crains d'avoir fait fausse route.

—Crainte chimérique ! effet des superstitions de l'enfance, lui répondait-on. Reportez-vous à dix ans en arrière, et rappelez-vous, par un effort suprême, toutes les raisons qui soutenaient votre révolte contre l'infâme !

—Ces raisons ont disparu avec mes passions. En face de la mort, mon cœur a besoin de foi, d'espérance et surtout de pardon... il me semble qu'un prêtre...

—Un prêtre ! Non ! non ! on ne verra pas le malheureux Lamorton, Lamorton le solidaire, mendier, aux pieds d'un prêtre, un laisser-passer pour le paradis ! Ce scandale n'aura pas lieu.

—Au fond de moi-même, je sens que le Christ...

—Le Christ fut un imposteur et vous un lâche.

—Je ne crois plus au néant, et je crains Dieu !

—Dieu n'est qu'un mot.

—Blasphème et mensonge ! je le vois des yeux de l'âme à venir... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Pardonnez-moi, mon Dieu... Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi !... Un prêtre ! un prêtre !...

—Non, non, ta mort ne t'appartient pas ; tu nous l'as vendue... le Christ ne l'aura pas... *L'infâme* ne triomphera pas !

—Au secours ! au secours ! Bernard ! Bernard !

—Je n'y tins plus, me dit le vieux domestique ; d'un coup d'épaule j'enfonçai la porte de l'appartement, et je me précipitai vers mon maître... il voulait parler ; mais ses yeux s'obscurcirent, son bras retomba sur le lit. Il soupira et mourut laissant les solidaires maîtres de l'enterrer à leur guise.

Le soir même, on lisait dans tous les journaux de la libre-pensée que Lamorton était mort en brave, que sa dernière parole avait été une vigoureuse protestation contre la superstition et un digne couronnement de toute sa vie. Et on invitait tous ses amis à ses funérailles purement civiles.

Le lendemain le convoi se dirigeait vers le cimetière ;

aucun signe, aucun symbole religieux ne précédait le cercueil ; aucun prêtre ne pria auprès du corps.

Une cinquantaine d'hommes le suivaient ; les uns levaient la tête avec orgueil et regardaient avec mépris les villageois faire le signe de la croix ; les autres, par petits groupes, causaient à haute voix de leurs affaires.

On eût dit des cadavres portant en terre le néant.

Le spectacle de la mort qui, d'ordinaire, fait surgir tant de pensées graves dans les âmes les moins vivantes, n'avait aucune prise sur ces hommes. Le terrible problème de la vie et de la destinée, soulevé par ce cercueil, aucun d'eux ne se le posait dans l'anxiété de son cœur.

Placés par cet enterrement sous les lueurs sombres que projette l'éternité, ils ne les voyaient même pas. Rien de plus navrant, de plus poignant, que ce profond idiotisme en face de la mort.

Ces hommes ne devraient pas s'appeler "solidaires," mais bien "solitaires," puisqu'ils séparent la grande communion religieuse qui unit le temps à l'éternité.

Ce convoi, lugubre et découronné des lumières de l'immortalité, passa devant l'église sans y entrer et disparut derrière les murs du cimetière.

Les assistants formèrent un grand cercle autour d'une fosse béante, et, tandis qu'on y descendait le cadavre, un parleur expédié de Paris fit, d'une voix creuse, l'éloge du membre héroïque, du membre que la *Solidarité* venait de perdre, et qui "rendait au grand tout la vie qu'il en avait reçue."

Puis, après cette profession de foi matérialiste et athée, il s'écria, feignant une émotion que la sécheresse de ses traits démentait : "Adieu, Lamorton ! adieu !"

Ici, comme partout et toujours, l'iniquité s'était menti à elle-même.

NOUVELLES DIVERSES

Mgr Lafèche, évêque des Trois-Rivières, est de retour de son voyage.

Le lieutenant-gouverneur Cauchon est dangereusement malade à Winnipeg.

La princesse Louise s'est embarquée jeudi dernier à Liverpool pour retourner en Canada.

Depuis le 5 mai, les steamers transatlantiques ont débarqué à Québec 13,000 immigrants venant d'Europe.

Il y aura, dans quelques jours, à Ottawa, une séance spéciale de la cour suprême pour le prononcé des jugements.

M. F. H. O'Brien a été nommé magistrat de district pour le Saguenay, et M. A. Hudon le remplace comme magistrat de district à Chicoutimi.

Nous avons la douleur d'apprendre la mort du R. P. Charpeney, arrivée mardi matin, 23 mai, au presbytère des R.R. P.P. Oblats, en cette ville. Le Rév. Père était âgé de 56 ans.

L'Institut Canadien-Français de Boston, Mass., a pris possession de ses nouvelles salles, au No. 161, rue Frémont. L'assistance était nombreuse et distinguée. On y remarquait le gouverneur du Massachusetts et le maire de Boston.

Les révérends Pères Lacombe et Legoff, O.M.I., sont partis il y a quelques jours pour les missions sauvages du Nord-Ouest. Deux Sœurs de Charité sont parties en même temps pour aller se joindre à leurs compagnes dans les missions de la rivière McKenzie.

HORRIBLE.—A Rappahannock, Pensylvanie, jeudi dernier, une femme du nom de Bruce a fracassé le crâne de sa belle-fille, âgée de dix ans, avec une barre de fer ; puis après avoir traîné le corps dans une cabane, saturé ses vêtements de kérosine et y mit le feu.

Le parlement de la Nouvelle-Ecosse vient d'être dissous. Les brefs pour les élections générales dans la province ont été lancés. La présentation des candidats et la votation auront lieu aux mêmes dates que pour les élections fédérales.

Méfiez-vous de ces remèdes qui sont annoncés comme guérissant toutes les maladies du foie, des reins, des rognons et autres, car ils ne font que soulager pour quelque temps, tandis que les Amers de Houblon sont un remède certain et efficace ; leur effet est permanent.

On écrit de Victoria, C. A., que des feux allumés par des employés du chemin de fer sur la section de Port Moody, se sont propagés jusqu'à la forêt et poursuivent avec acharnement leur œuvre de dévastation. La con-

trée est enveloppée dans les flammes et des quantités considérables de bois de corde et de construction ont déjà été détruites. L'incendie s'avance avec une rapidité effrayante dans la direction de la ville de New-Westminster.

ACCIDENT FATAL.—Vers une heure et demie, samedi après-midi, M. Louis Roy, entrepreneur, travaillait lui-même avec un cric à élever le deuxième étage du magasin de confections de MM. A. M. Allan & Cie., No. 77, rue Saint-Joseph, afin de construire une nouvelle façade au bâtiment.

La pression exercée contre une grosse pierre de taille formant l'entablement de la porte, la fit fendre en deux. Le plus gros fragment pesant plusieurs centaines de livres se détacha et tomba sur la tête du malheureux entrepreneur.

Il s'affaissa sur le coup et la grosse pierre reposa sur son estomac. On fit venir le révérend M. Rousselot et le Dr Lalonde.

Le blessé fut administré, et quelques instants après il rendait le dernier soupir. La police du poste Chaubouille fit transporter le cadavre à sa résidence, au No. 189, rue Workman.

MEURTRE HORRIBLE.—Nous avons à enregistrer un meurtre commis de sang-froid dans un hôtel de cette ville.

Deux immigrants suédois, arrivés récemment de Liverpool par un steamer de la ligne "Dominion," descendaient à l'hôtel Dumouchel, appelé "Hôtel de Californie," au coin des rues Saint-Paul et Bonsecours. Ils avaient pour tout bagage deux sacs de voyage, et se nommaient respectivement Johannes Olofessen et Johannes Jacobsen. Le premier parlait quelque peu l'anglais, mais l'autre ne parlait que sa propre langue.

On leur assigna la même chambre, et ils parurent vivre en grande intimité. Ils faisaient tous deux usage de boissons, sans cependant s'enivrer. C'était Olofessen qui payait les dépenses.

Vers 6½ heures du soir, jeudi dernier, M. Dumouchel, qui était dans sa buvette, vit Jacobsen sortir de l'hôtel avec son sac de voyage et celui de son compagnon. N'ayant pas été entièrement payé, l'hôtelier demanda au voyageur où était son compagnon et pourquoi il emportait les deux sacs. Jacobsen ne répondit pas, parcequ'il ne comprenait pas probablement. On envoya immédiatement un employé s'assurer si l'étranger qui restait permettait à son compagnon de partir avec ses effets, mais le domestique revint déclarant qu'il ne pouvait éveiller l'étranger.

Etonné, M. Dumouchel se transporta lui-même dans la chambre, suivi de Jacobsen, qui paraissait impassible et tout à fait indifférent à ce qui se passait. Enlevant les couvertures du lit, il fut frappé d'horreur à la vue d'un cadavre baignant dans son sang et couvert d'horribles blessures.

Une entaille terrible à la tempe gauche paraissait avoir été faite au moyen d'une bouteille dont les débris gisaient encore dans le lit. La gorge était tranchée depuis la mâchoire gauche jusque près de l'oreille droite et la veine jugulaire et les artères carotides étaient coupées. Le cadavre portait en outre la trace d'un coup de couteau dans la région du cœur. Il n'y avait pas à en douter, c'était un meurtre.

La victime était âgée d'environ 45 ans et le meurtrier, qui n'est autre que Jacobsen, est âgé de plus de 50 ans.

Au poste central, on a trouvé sur le prisonnier deux montres, la propriété du défunt, et plusieurs pièces de monnaies d'or, qui ont dû appartenir à la victime, entr'autres un souverain sur lequel il y a des traces de sang ; de plus un couteau, l'instrument probable du meurtre.

Jacobsen refuse de répondre à toute question qu'on lui pose.

—Vous êtes toujours avec des médecins, vous ?

—Toujours.

—Et ça vous fait du bien ?

—De fréquenter des médecins ?

—Oui.

—Pas du tout, je me crois toujours malade.

—Pourquoi ?

—Par politesse.

* * *

Un jeune homme, qui se maria la semaine prochaine, disait l'autre soir, dans le salon de son futur beau-père et en présence de sa fiancée :

—Je veux que notre union soit célébrée à 11 heures précises.

Je veux qu'on nous fasse de la bonne musique.

Je veux que le repas de nocé ait lieu dans les salons de notre meilleur restaurateur.

Je veux partir le lendemain pour New-York.

—Ton futur veut bien des choses, dit la mère, lorsque le jeune homme eût levé la séance.

—Laissez-le dire, répondit la jeune fille avec un fin sourire, il rédige ses dernières volontés !